

AS-TU TON GONCOURT?

L'annuel rituel des prix littéraires: qu'en dire encore qui n'ait été cent fois redit? De l'agaçante O.P.A. opérée sur les jurys par la mafia GalliGrasSeuil, du scandaleux cumul des écrivains-jurés grassement payés par leur éditeur pour favoriser les auteurs-maison, de l'énervante pommade déversée à tous coups par les critiques-romanciers-candidats-aux-prix sur le premier ouvrage publié par un quelconque juré, du savant équilibre en vertu duquel un éditeur ne *peut* avoir le même prix plus de deux ans d'affilée, on sait tout depuis longtemps -*Les intellocrates*, le livre d'Hamon et Rotman qui dévoila le pot aux roses, date déjà de 1981-, et comme le remarquait lucidement Pivot dans une récente chronique de son magazine *Lire*, plus on le sait, moins cela change. Tout se passe en effet comme si, les règles du jeu étant désormais connues de tous, il était devenu inutile d'en parler davantage. Les prix sont pourris, nul ne le conteste -même ceux qui les décernent; mais personne ne songe sérieusement à les supprimer ni même à les réformer, tant ils apparaissent, même à ceux qui les critiquent, comme un mal nécessaire; dès lors, à quoi bon se quereller là-dessus? L'institution littéraire française est ce qu'elle est, et, ceux qui y détiennent

le pouvoir ayant tout intérêt à ce que rien ne change, une réforme ne paraît pour le moment guère envisageable. A preuve, l'échec relatif de la tentative faite ces dernières années par un quarteron de critiques indépendants pour lancer un prix «Novembre» censé concurrencer le Goncourt.

Une réglementation minimale serait pourtant de nature à conférer aux prix automnaux une plus grande crédibilité. Certes, on ne conçoit pas d'exclure des jurys tous les gens qui sont attachés de quelque manière à un éditeur; mais, sans aller jusqu'à une solution aussi radicale, on pourrait raisonnablement souhaiter: 1° qu'une attention plus grande soit réservée par les éditeurs et les médias aux prix décernés par les lecteurs non professionnels -tels le Prix Point de Mire en Belgique, ou le Prix du Livre Inter en France; car ceux-là du moins ne sont pas suspects de magouilles ni d'intérêts partisans; 2° que, du côté des jurys professionnels, il soit au moins interdit de cumuler le poste de juré d'un prix quelconque avec celui de membre d'un comité de lecture éditorial (cumul qui fut longtemps le fait de François Nourissier, pour ne citer que lui); 3° que la mainmise de certains éditeurs sur certains jurys (tel Gallimard sur le

Fémina, si je ne m'abuse) soit davantage limitée, ou à tout le moins dénoncée, pour éviter toute équivoque.

Cela dit, ne nous faisons point d'illusion. Tant que le monde tournera, les copinages, les marchandages et les injustices continueront d'exister. Certains trouvent d'ailleurs cela très bien et font légitimement valoir qu'avoir des amis et se battre pour eux est un comportement on ne peut plus humain. Rien ne serait plus horrible que des prix décernés par ordinateur sur base de critères prétendument objectifs. Les prix sont le lieu de la subjectivité, des coups de cœur, des partis-pris? C'est regrettable, mais le mal est-il si grand dès l'instant où tout le monde le sait?

Et puis, admettons que, faute d'être objectifs, les jurés Goncourt et autres ne sont probablement pas des idiots. Peut-on décemment les soupçonner de couronner des auteurs ou des livres qui ne le méritent absolument pas? Le procès fait à ces jurys qui, chaque année, passent une large part de leurs loisirs à se dévouer à la cause du livre et de la culture est peut-être un peu facile. Ne vient-il pas souvent, d'ailleurs, de journalistes frustrés qui n'osent pas

(s')avouer qu'au fond, ils ne lisent pas, ne prennent pas le temps de lire, n'ont pas la passion ni peut-être le talent qu'il faut pour lire un Goncourt de la bonne cuvée?

Je sais que cela n'empêche pas les Goncourt, Renaudot, Fémina et consorts de rester des phénomènes très ambigus, parce que, justement, ils servent de faire-valoir (ou de cache-misère) à tous les

faux lecteurs qui n'achètent ou ne lisent que cela, pour pouvoir en parler au diner de Madame Machin. Je me doute aussi que de nombreux livres primés sont achetés sans jamais être lus (parce que ce qui compte, c'est de l'avoir chez soi, et de se dire qu'un jour, peut-être, quand on aura le temps...). Mais les motivations d'un achat sont

toujours impures, et celles qui poussent à l'achat du Goncourt en valent bien d'autres. D'autant que dans ce cas, l'impureté ne fait de tort à personne: celui qui a acheté est content de lui, ses amis sont heureux de fréquenter un être si cultivé, et les auteurs, éditeurs, distributeurs et libraires sont ravis de la bonne affaire. Laquelle est d'ailleurs vitale pour le marché et la survie du livre,

LES PRIX, MALGRÉ
TOUS LEURS DÉFAUTS,
EXERCENT UNE
FONCTION
ESSENTIELLE: GRÂCE À
EUX, ON PARLE DES
LIVRES, ON
S'INTÉRESSE AUX
ÉCRIVAINS.

sacrénom, on ferait bien de ne pas l'oublier. Sans le viatique que constituent pour les éditeurs les Goncourt, Médicis et Interallié de tout poil, nombreux sont les romans qui ne passeraient jamais le cap de la publication.

Plus généralement, il faut bien reconnaître que les prix, malgré tous leurs défauts, exercent une fonction essentielle: grâce à eux, on parle des livres, on s'intéresse aux écrivains, la littérature et la culture occupent -un bref moment- la une des médias, et probablement poussent-ils, chaque année, maints lecteurs à (re)venir au livre.

Il est temps, du reste, de remarquer que le snobisme est, parfois, tout aussi présent chez les adversaires des prix que chez leurs amateurs. Un de mes amis me disait ainsi dernièrement: «Le Goncourt? C'est, à coup sûr, le dernier bouquin que j'achèterai!» Peu importait à ce cher homme ce qu'il y avait dans ces livres. Acheter un Goncourt, pour lui, ne pouvait être qu'un acte trivial, qui le ravalait au niveau méprisable du lecteur naïf, du consommateur de produits tic et toc. Pour lui, hors de Borgès et de Robbe-Grillet, point de salut.

Ceci est évidemment injuste. S'il est aisé de se moquer des Goncourt qui ont tourné court, ne convient-il pas aussi de rendre hommage à la pertinence de tant de choix opérés jadis et naguère par les déjeuneurs de chez Drouant? Qui regarde le palmarès du Goncourt de ces dernières décennies s'aperçoit que beaucoup d'auteurs primés continuent

aujourd'hui de s'attirer les faveurs des lecteurs les plus exigeants. Tournier (*Le roi des Aulnes*, 1970), Modiano (*Rue des boutiques obscures*, 1978), Orsenna (*L'exposition coloniale*, 1988), Rouaud (*Les champs d'honneur*, 1991), ce ne sont pas des minus. Gary-Ajar (*La vie devant soi*, 1975), Tristan (*Les égarés*, 1983), Ben Jelloun (*La nuit sacrée*, 1987) -pour ne pas parler de Duras (*L'amant*, 1984)-, ce sont tout de même quelques-uns des plus chouettes écrivains que la littérature française ait produits ces dernières décennies. Bien sûr, il y a les autres; mais les avez-vous lus? Moi non plus. Alors, s'il vous plait, laissons-les tranquilles, dans l'oubli peut-être injuste dans lequel ils ont sombré, et prenons l'option jubilatoire de laisser les pisse-vinaigres macérer dans leurs démystifications mesquines.

Pour ma part, je m'en vais de ce pas faire un tour chez mon libraire: j'éprouve un irrésistible besoin d'humer à pleines narines les goncourables de cette rentrée.

Jean-Louis Dufays ♦